

sens la résistance « civile » pourrait se nommer « résistance civile », par refus d'admettre la destruction du corps « civile ». C'est exactement ce qu'ont ressenti les personnes sauvées : même si elles ont pu souffrir, comme leurs sauveteurs, de la faim et des restrictions, elles ont retrouvé leur dignité, leur fierté¹². Ce sont bien ces « mille résistances » qui ont protégé les persécutés et réfugiés d'un « rempart de civilisation » pour reprendre l'expression d'Emmanuel Mounier, dans une lettre envoyée en 1945 aux Dourson (propriétaires de la pension improprement appelée « de Beauvallon » dans plusieurs ouvrages) par l'intermédiaire de Marguerite Soubeyran.

L'évolution récente en France de la notion de « Justes » entraîne un glissement vers le rachat collectif par l'action de quelques-uns, ce qui est contenu dans le terme rabbinique de *tsaddiq* (venu de *tsaddeq*, justice)¹³, et qui est bien inséré dans la loi de 2000. Plusieurs dieulefitois actuels sont réticents à la multiplication de dossiers de « Justes » et encore davantage à une démarche du type « Chambon », au motif que précisément, la résistance de la population, prise dans son ensemble, l'exempte de devoir rechercher un quelconque rachat. À la rigueur, ajoutent-ils, on peut se réjouir d'une cérémonie supplémentaire de remise de médaille et de diplôme par Yad Vashem, si cela peut satisfaire des demandes individuelles, et à la condition de ne pas se servir de ces cérémonies pour instrumentaliser la mémoire collective¹⁴. Cette position est moins ferme quand elle rencontre la détermination des sauvés ou de leurs entourage à obtenir une forme de reconnaissance des sauvetages opérés (si cela ne peut s'obtenir auprès de Yad Vashem, l'option républicaine et française n'est pas écartée), une manière de les ins-

¹² On trouve dans le *Livre d'or* de Beauvallon de très nombreux témoignages en ce sens, d'adultes et d'enfants.

¹³ Nous suivons ici la démonstration de Sarah Gensburger, dans son article : « Les figures du juste et du résistant et l'évolution de la mémoire historique française de l'Occupation », *Revue française de science politique*, 2002/2-3 (Vol. 52), p. 291 à 322.

¹⁴ Ce débat s'est déroulé en décembre 2011, lorsque la délégation dieulefitoise a été reçue à Yad Vashem (voir site de PMH, signalé ci-dessus)

crire dans l'histoire et de prolonger des relations interpersonnelles si improbables hors de l'époque de la guerre et qui ont, pendant un temps que l'on voudrait prolonger, aboli la distance entre Juifs et non-Juifs.

Bernard DELPAL

Dieulefit, 12 mars 2013

La médaille des Justes parmi les nations de l'Etat d'Israël est décernée à titre posthume à Elie et Emmeline Abel

Récit de Josette CASSIN

Monsieur et Madame Abel !

Vos âmes légères, j'en suis sûre, planent sur tous ceux ici réunis pour honorer vos mémoires. Il me semble vous entendre dire : « Josette, pourquoi avoir tant tardé à révéler ce que nous avons été pendant les dures années de la guerre ? Vous, votre famille et René, vous nous aviez donc oubliés ? » Oubliés certes pas, croyez-le, seulement confrontés dès le jour du retour à la maison aux contraintes de l'existence après la Libération. Nous étions éloignés de Dieulefit, le temps qui effiloche tout a passé et me voici trop vieille pour pouvoir moi-même assister à la cérémonie d'aujourd'hui.

Elle est l'aboutissement d'une démarche dont l'idée m'a été donnée à la suite d'un entretien que j'ai eu chez moi en présence de ma cousine Nicole Brisac (de Dieulefit elle aussi) avec Monsieur Bernard Delpal lui-même entièrement engagé dans une action pour la reconnaissance du mérite de la Commune de Dieulefit auprès du Comité Français pour Yad Vashem et aussi dans la production d'un film projeté mainte fois sur LCP .

A lui j'ai défilé tous mes souvenirs de vous, de Clé des Monts, de Dieulefit et par lui, j'ai eu

l'adresse et le téléphone de Pierrot, le seul de vos enfants survivants à ce jour. La petite Marguerite a disparu, elle aussi, votre petit fils André est ici et prolonge auprès de nous l'image de sa mère. Au cours de cette évocation sont apparus d'autres figures bien vivantes en ce temps-là. C'était René de Toledo le père de mes enfants. C'était Hélène et François Berthoz réfugiés à Clé des Monts pendant l'été 1944 avec leurs deux enfants. Tous vous nous avez accueillis ! Mais qui étions nous et comment sommes-nous arrivés jusqu'à vous ?

Mes sœurs Micheline et Annie, mon frère Gilbert et moi-même l'ainée, sommes les enfants de Fédia Cassin né à Biarritz en 1885 et de son épouse Renée Crémieux née à Marseille en 1895. Notre père Fédia était le fils aîné d'Asaria Cassin niçois et de Gabrielle Dreyfus Nunes bayonnaise. Ils avaient trois autres enfants :

Félice Cassin veuve de Raoul Abram mort pour la France (1916) qui laissait trois jeunes enfants : Jacques, Suzanne & Hélène, René Cassin né à Bayonne en 1887, époux de Simone Ysombard, Yvonne Cassin née à Nice en 1890, épouse d'Henri Bumsel, tous deux déportés et morts à Auschwitz en 1944.

Notre père Fédia, soldat pendant les 4 années de la guerre 14-18, avait été démobilisé à Marseille en novembre 1918 et y avait fait la connaissance de Renée Crémieux. Celle-ci était la fille aînée de Léonce Crémieux né à Marseille en 1869 et d'Adrienne Puget également marseillaise. Ils avaient trois autres enfants : Germaine Crémieux épouse Hollande, Edouard Crémieux époux de Renée Garcin (tous deux déportés et morts à Auschwitz en 1943,) et Paul Crémieux veuf de sa première épouse, très lié avec notre père qui avait 23 ans de plus que lui.

Nos parents se sont mariés à Marseille en 1919 et avec nos grands-parents Crémieux habitaient indivisément une maison avec jardin où nous avons vécu toute notre enfance. Papa avait créé à Marseille une société viticole prospère.

Tragiquement notre mère a été tuée en 1938 dans un accident d'auto au cours duquel notre père a été lui-même grièvement blessé et rompu de chagrin.

Tous ces israélites, les uns établis dans le Sud-est depuis des temps immémoriaux, connus sous le vocable de Juifs du Pape pour avoir trouvé asile dans les Etats français pontificaux après avoir été chassés de France par l'Edit de Philippe Le Bel de 1308 ; les autres exilés au pays basque français après l'expulsion des juifs d'Espagne perpétrée par Isabelle la Catholique et son époux Ferdinand en 1492, et dont des descendants y demeurent encore après 5 siècles. Tous ont eu la fierté de devenir citoyens français lors de la Révolution de 1789 et ont conçu un ardent patriotisme pour la France. Comme tous, ils ont douloureusement ressenti la défaite de juin 1940. Aussi, pour la plupart furent-ils frappés d'émoi et d'incompréhension au regard des lois d'exception d'un Maréchal de France respecté de beaucoup comme le vainqueur de Verdun.

Le 11 novembre 1942 les américains débarquaient en Afrique du Nord et les Allemands envahirent la partie de la France dite « zone libre » où nous nous trouvions chez nous.

Notre père dépossédé par l'effet des lois d'exception de la société qu'il a créée, se trouvait en charge morale et largement matérielle de ses quatre enfants tous mineurs sauf moi, de sa mère âgée de 82 ans qui habitait aussi Marseille avec sa compagne de 80 ans, de ses beaux-parents de 73 et 67 ans car leur plus jeune fils était parti pour l'Algérie via l'Espagne dès l'invasion allemande.

Notre oncle René Cassin et son épouse avaient rejoint à Londres le Général de Gaulle en juin 1940. Le gouvernement de Vichy l'avait déchu de la nationalité française, lui grand blessé de la guerre de 14, médaillé militaire, et l'avait condamné à mort. Nous l'entendions souvent parler à la radio anglaise.

Notre tante Félice habitait toujours Aix. Ses enfants étaient pupilles de la nation, leur père étant mort à la guerre de 14. L'ainée de ses filles Suzy Abram professeur d'éducation physique au lycée de Digne a été révoquée de sa fonction par l'effet du statut des juifs. Cependant sa qualité de pupille de la nation lui avait valu d'avoir un poste à la préfecture de Marseille pendant quelques mois au cours desquels elle venait très souvent chez nous. Avant l'invasion allemande de 1942 elle a été également destituée de ce poste et elle s'est souvenue d'un conseil que lui avait donné une de ses collègues du lycée de Digne. Eliane Michel lui a dit et c'est là que tout a commencé : « Suzy, si un jour tu te trouves en difficulté et que tu cherches à pouvoir te placer, adresse toi à l'Ecole de Beauvallon de Dieulefit dirigée par Mesdemoiselles Marguerite Soubeyran et Catherine Kraft qui te donneront peut-être une fonction à l'école. » Ce que fit Suzy et elle fut acceptée aussitôt par Mademoiselle Kraft dite « Attie » avertie de sa situation.

Partant pour Dieulefit, elle me dit « si tu as des ennuis, appelle-moi à l'Ecole de Beauvallon » phrase que j'ai retenue sans alors y prendre garde.

Dès le 11 novembre 1942, malgré la perplexité où se trouvait notre père, Paul Crémieux notre jeune oncle, avant de partir pour l'Algérie, l'avait convaincu qu'il était urgent de quitter la maison de Marseille et sur les conseils d'un ami, il avait loué une petite maison à La Bourboule pour nous et un appartement pour ses parents et éventuellement pour son frère et sa belle-sœur.

Notre père et nous partîmes donc pour La Bourboule le 9 décembre 1942 laissant notre grand-mère et sa compagne sous la protection de notre tante Félice.

Quant à nos grands-parents Crémieux et leur fils Edouard, ils n'ont jamais voulu s'en aller certains que leur qualité de « français d'origine » et la modestie de leur situation les préserve-

raient, eux comme nous tous inconscients du danger inouï dont nous menaçait la barbare cruauté de nazis.

A La Bourboule, dans la même inconscience, nous avons vécu trois mois de froidure et de tranquillité morose.

Le 22 mars 1943, la Gestapo arrêtait chez eux nos grands-parents Crémieux, notre oncle Edouard et son épouse ainsi que beaucoup d'autres israélites de Marseille. Miraculeusement, si l'on peut dire, nos grands-parents ont été délivrés en raison de leur âge et ont pu trouver un abri près de Valréas, mais Edouard et Renée ont gravi le tragique chemin de Drancy, Auschwitz et les fours crématoires.

Je me suis alors trouvée devant un père désespéré et j'étais seule en état d'envisager une décision rapide. Pour moi la situation était claire : nous ne pouvions plus demeurer à la maison de La Bourboule et nous ne pouvions pas échapper à la capture si nous restions ensemble. Il fallait donc s'en aller et se séparer, mais comment ?

Papa avait conservé des amis fidèles chez ses camarades de guerre ou encore dans l'exercice de sa profession, il a donc pu s'adresser à un ami qui l'accueillerait chez lui à Guéret dans la Creuse, en toute sécurité et chez qui il partirait seul. Pour mon frère, son intention était ferme « amène Gilou à Poligny dans le Jura chez mon ami Henri Meunier et sa femme, » lesquels interrogés par télégramme ont aussitôt accepté. Et nous, Lily, Annie et moi ?

J'ai repensé alors à la parole de Suzy, toujours à l'Ecole de Beauvallon. A elle aussi un télégramme pour l'avertir de l'arrivée imminente de Lily et Annie et lui demander de rechercher un accueil. Heureusement, après l'obligation imposée aux juifs de faire tamponner leur carte d'identité, j'avais pris la précaution d'en faire établir une autre à chacun de nous, dépourvue de ce tampon.

Donc papa part seul pour Guéret le 26 mars 1942 et mes sœurs, mon frère et moi prenons le même jour le train de nuit pour Lyon, debout le

plus souvent et après un interminable arrêt en gare de Saint Germain des Fossés, par un froid glacial nous arrivons à 7 heures du matin dans la gare de Lyon Perrache remplie de soldats allemands. Surtout ne pas sortir de la gare à cause des contrôles, telle était mon obsession ! Je partirai seule avec mon frère pour l'amener à Poligny comme convenu, cela me prendra la journée ! Et Lily et Annie ?

Heureusement, à la gare je trouve une cabine téléphonique. J'appelle Suzy à l'Ecole de Beauvallon qui me dit « Attie a trouvé ce qu'il faut pour elles, elles seront hébergées chez des gens très surs, elle les accueillera. Mets les dans le train pour Montélimar et après, un car à gazogène pour Dieulefit. »

Aussitôt mon petit frère installé chez les Meunier, je m'inquiète pour moi-même, où aller ? Chez qui ?

Je fais par téléphone une démarche chez une vieille dame qu'on m'avait indiquée, elle accepte, mais je sens une vive réticence, une autre tentative sans succès. Je rappelle alors Suzy, elle me dit «tu peux venir aussi s'il le faut ». Cette parole me rassure et j'entreprends une journée entière de voyage assise sur ma valise jusqu'à la place Chateauras où mes sœurs m'attendaient. De là nous nous engageons dans une partie de route, puis dans une marche assez longue à travers des taillis et un bois de châtaigniers et au plus haut de cette colline escarpée, nous arrivons devant une habitation découverte faite de deux bâtiments contigus et dissemblables, entourés d'un terrain assez grand planté d'herbe et de quelques arbres fruitiers, mais peu cultivé. Au-delà, plus rien, le haut de la colline dite « Coucou » et je m'en souviens sur l'autre versant, la source du Lez.

Et maintenant je fais votre connaissance Monsieur Elie Abel et Madame Germaine Abel. Tous deux vous me semblez âgés d'une cinquantaine d'années environ. Le mari est de taille moyenne et s'exprime avec un accent provincial que je ne détermine pas, son attitude

est calme, son regard bienveillant. Son épouse à l'aspect d'une personne de bonne éducation bourgeoise et campagnarde à la fois, elle porte des lunettes, elle a des cheveux grisonnants coupés courts. Autour d'eux, d'abord la mère de Madame Abel, charmante vieille dame au teint rose. Elle s'appelle Madame Brès, elle parle français avec une pointe d'accent anglais car elle est née à l'Île de Jersey où elle a épousé le pasteur Brès originaire de Dieulefit, père de Madame Abel. Et aussi deux jeunes adolescents Marguerite âgée d'environ 17 ans et son jeune frère Pierrot 13 ans. Tous deux nous furent présentés comme leurs enfants, mais par la suite nous apprendrons qu'ils ont été adoptés par eux ainsi que trois autres frères demeurés en Haute Loire et que nous n'avons jamais vus, à la suite de circonstances demeurées pour nous inconnues.

L'accueil est hospitalier et enjoué, mâtiné d'une part de réserve que j'attribue à l'éducation protestante de nos hôtes. Je m'y adapte aussitôt car depuis mon enfance j'ai toujours côtoyé des camarades issus de familles protestantes traditionnelles et aussi des éclaireuses unionistes.

Toute la famille Abel loge dans la maison principale élevée d'un étage, très simple d'ameublement et que je ne visiterai jamais complètement. On prend les repas tous ensemble dans une grande cuisine chauffée d'un fourneau au feu de bois qui sert aussi de salle à manger. A l'arrière il y a une grande pièce où se trouve la radio et qui est tapissée de cartes représentatives des opérations militaires entre les allemands et les russes. Et nous, nous logeons dans le bâtiment annexe adossé, qui comprend une salle de séjour traversant vers une partie du jardin et trois chambres successives le long d'un couloir, chacune avec un petit cabinet de toilette. L'ameublement est très simple et très propre et les murs sont entièrement revêtus de galandage en bois clair ce qui d'emblée me plaît beaucoup, mais pas de chauffage.

Je conviens avec Monsieur Abel du prix de notre pension, je me souviens du nombre de 60 anciens francs, mais j'ai oublié ce que cela recouvrait.

Constatant que nous sommes seuls à habiter ce logis, cependant assez large, je m'ouvre à nos hôtes d'une préoccupation qui me prend toute entière car mon fiancé René de Toledo de la classe 42 est passible du STO imposé par les allemands à compter de février 1943 pour aller travailler en Allemagne. Aussitôt informés de cette situation, ils acceptent de le recevoir et René nous rejoint dès le mois d'avril 1943 à Clé des Monts. Les relations entre René et nos hôtes ont toujours été empreintes de sympathie et d'estime. René appréciait particulièrement les conversations qu'il avait avec Monsieur Abel sur la Bible et les Evangiles.

Cela était plus facile à René qu'à moi, car il ne sortait jamais de Clé des Monts, sauf la nuit, alors que mes sœurs et moi nous occupions de nos tâches ménagères et il ne faut pas oublier les préoccupations du ravitaillement journalier surtout dans ce pays austère d'où était exclu le marché noir. J'eus cependant la surprise à deux reprises de pouvoir acheter en vente libre et à prix courant des truffes blanches qui ne semblaient pas appréciées des natifs du pays. J'en fis une petite provision que je conservais dans un pot de faïence de Poët Laval rempli de sable. Le plus souvent, il me fallait arpenter la campagne pour obtenir un petit fromage de chèvre chez Madame Chastel aux Vitrouillères. Heureusement, de Guéret, véritable pays de co-cagne à cette époque, papa pouvait nous faire parvenir poste restante du beurre et des œufs de temps en temps.

Dans ces conditions, nous avons vécu à Clé des Monts au jour le jour jusqu'au mois de novembre 1943 et avons aussi pu faire meilleure connaissance avec la famille qui nous accueillait.

Monsieur Abel, originaire de la Haute Loire, avait été gravement blessé à la guerre de 1914-

18, il avait reçu un éclat d'obus sur le front dont il portait depuis la marque et dont il souffrait toujours. N'ayant de ce fait pas pu aller, comme sa vocation l'y appelait, se diriger vers l'action d'une mission évangélique, il s'était résigné à demeurer cultivateur et était venu avec sa famille rejoindre ses beaux-parents à Dieulefit car le pasteur Brès, après avoir exercé son ministère à l'île de Jersey avait pris sa retraite avec son épouse anglaise à Dieulefit dont il était originaire et tous deux avaient acquis la propriété qu'ils avaient nommé Clé des Monts, sur Dieu-Grace.

Lorsque nous y sommes arrivés, le pasteur Brès était décédé depuis longtemps mais la vieille dame affable et dotée d'un si joli accent britannique vivait toujours auprès de sa fille qui lui ressemblait beaucoup. Le train de vie à Clé des Monts était des plus économes qui soient, compte tenu évidemment des restrictions alimentaires imposées par la guerre. Monsieur Abel, en raison de son état de santé ne pouvant plus beaucoup cultiver la propriété, il n'y avait pas d'animaux de basse-cour et c'était Pierrot qui après l'école s'occupait du potager. Je me souviens seulement de courgettes énormes, si différentes de celles que nous connaissions à Marseille ! Il y avait pourtant ce qui nous semblait un luxe merveilleux : les deux vaches Clémone et Noisette qui pour se nourrir bondissaient dans l'herbe rare de la colline et à elles deux produisaient quand même quelques litres de lait dans la semaine, et nous avions le plaisir d'en retrouver un peu dans les gratins de topinambours de madame Abel et surtout au petit déjeuner du matin où le café était fait de seigle torréfié mouliné par Marguerite.

C'est aussi la jeune fille travailleuse que j'ai vue baratter la crème du lait pour en tirer quelques morceaux de beurre et j'appris d'elle que le résidu s'appelait le babeurre.

Madame Abel faisait tremper du seigle mouliné et y ajoutait un mélange de fruits séchés récoltés l'été sur les arbres fruitiers du jardin, le tout

étant étalé et cuit sur la plaque du four, il en résultait une galette rustique que nous mangions en dessert. De temps en temps, madame Abel nous demandait d'aller chez un cultivateur qu'elle connaissait, charger quelques kilos de seigle destinés à cet usage.

Que dire de leurs enfants ? Marguerite, l'aînée, était assez secrète ; elle était occupée aux tâches ménagères dont elle assumait une grande partie et ne s'est jamais montrée encline malgré la similitude d'âge avec mes sœurs, à se familiariser avec nous, tout en étant toujours gentille. Tout différent était le garçon Pierrot, gai et plein de vitalité. Il semblait content de notre présence, allait encore en classe et animait les propos de table.

Nous nous retrouvions à tous les repas à la table familiale. Il est évident que mademoiselle Kraft nous avait présentés dès notre arrivée dans notre condition de réfugiés Israélites fuyant la persécution des allemands et du gouvernement de Vichy. La manière dont Monsieur et Madame Abel nous parlaient de notre sécurité nous le faisait bien comprendre, mais eux qui étaient des protestants pratiquants n'ont jamais fait état de notre religion dans la conversation, ni de ce qu'ils pensaient du peuple juif. Madame Abel, qui sortait davantage que son mari malade et qui connaissait tout le monde à Dieulefit, nous racontait à table les petits événements de la ville, elle admirait les dames Morin. Les mois ont passé pour nous comme pour d'autres pendant cet été de guerre avec les contraintes qui en résultaient pour chacun. L'automne est arrivé. Dans le bois, nous avons récolté des châtaignes qui seraient cet hiver une part importante de la nourriture de la famille Abel.

Depuis quelque temps j'avais commencé à prendre conscience de ce qui se passait en silence à Dieulefit car un jour j'avais rencontré avec surprise sur la place Chateauras un de mes meilleurs amis parisien et un peu plus jeune que moi. Il s'appelait Philippe Bernheim. Mystérieusement il m'a proposé et procuré une fausse

carte d'identité au nom d'Antonini que j'avais choisi parce qu'il me semblait plus corse que juif, et il m'avait dit que pour obtenir une vraie fausse carte d'identité si j'en avais besoin, je pouvais m'adresser à la secrétaire de mairie, Mademoiselle Janette Barnier. Quelques temps après, sans faire de bruit, je suis allée à la mairie voir Mademoiselle Barnier et c'est ainsi que nous avons eu des cartes d'identité dûment signées et tamponnées par la préfecture de la Drome au nom de Cassinel. Grâce soit rendue à cette jeune fille qui en a fait tant d'autres à ses risques et périls et dont l'action est aujourd'hui connue de tous. Elle a sauvé beaucoup de gens avec Mesdemoiselles Soubeyran et Kraft, et pas seulement des israélites.

Cette carte m'a permis de recevoir du courrier. A Clé des Monts la fenêtre de ma chambre ouvrait de très loin sur la vue de l'École de Beauvallon. Suzy y avait une petite chambre au-dessous du toit ; lorsqu'il y avait du courrier pour nous elle plaçait son drap au-dessus de sa fenêtre. A l'aide d'une lorgnette que Madame Abel m'avait prêtée, je surveillais l'apparition du drap et l'après-midi ensuite, nous allions chercher nos lettres.

Au mois de novembre 1943, Monsieur Abel nous a dit qu'à son grand regret les ressources alimentaires de la propriété ne lui permettaient plus d'assurer la charge de notre entretien pendant l'hiver et qu'il nous fallait trouver un autre refuge. Là encore notre bonne étoile nous suit : Suzy toujours à l'École de Beauvallon, et après notre arrivée, avait fait venir à Dieulefit sa mère et sa sœur Hélène accompagnée de son mari François et de leurs deux enfants âgés de 4 et 2 ans. Les parents logeaient chez les demoiselles Déonat et les petits à l'École.

Simultanément j'ai rencontré un jour dans la rue du Bourg, deux cousines de ma mère, l'aînée épouse du commandant Brisac alors prisonnier en Allemagne avec ses deux filles, et la plus jeune épouse du colonel Brisac absent pour cause de résistance, avec ses 4 enfants âgés de

9 à 3 ans. Toutes deux arrivées là grâce à Madame Donnedieu de Vabres fille de Madame Blanc et propriétaire d'une maison jouxtant celle de sa mère dans la rue du Bourg, dans laquelle elles habitaient. Tout le monde était fort discret. On se disait à peine bonjour quand on se rencontrait dans la rue et il en était de même pour ceux nombreux qui se trouvaient dans le bourg et avaient comme je dis « quelque chose à se reprocher »,

Néanmoins, dans la situation où nous nous trouvions je me suis ouverte auprès de mes cousines de notre difficulté de logement qui a été résolue très vite car la belle-sœur de Madame Blanc, Madame Noyer avait vers la route de Bourdeaux une propriété dite « Chamonix », une grande maison qu'elle n'habitait qu'en été et un petit domaine agricole exploité par Monsieur et Madame Priotto grands-parents de notre présente Madame le Maire.

Madame Noyer a accepté de nous louer une partie de sa maison le tout sans chauffage, et nous nous y sommes aussitôt installés pendant le gros de l'hiver 43-44.

Nous avons de bonnes relations avec Monsieur et Madame Priotto, heureux d'obtenir d'eux 250 grammes de lait chaque jour et quelques légumes, surtout des courges. Par bonheur les colis de Papa continuaient d'arriver et je me souviens qu'à Noël nous avons reçu une dinde vivante !

Nous avons vécu là tranquillement avec les tâches quotidiennes jusqu'au début du mois de mars 1944. Le dimanche j'avais pris l'habitude d'aller écouter l'office du Temple protestant et le sermon du pasteur m'intéressait beaucoup. Puis, Madame Noyer a souhaité reprendre la jouissance de sa maison. Alors j'ai demandé à Monsieur Abel s'il lui serait possible de nous reprendre à Clé des Monts ; il nous a répondu qu'il se croyait en mesure de ne reprendre que René dont il connaissait la situation de réfractaire au STO et moi avec lui, mais qu'il ne pouvait nous accueillir à quatre. Nous nous

sommes donc adressés de nouveau à Monsieur Meunier à Poligny et mes sœurs ont pris le train vers le Jura où Madame Meunier avait trouvé pour elles logement et pension chez des fermiers de Fey en Montagne où elles ont été très heureuse jusqu'en octobre 1944.

René et moi sommes donc retournés à Clé des Monts avec plaisir, mais la vieille dame n'était plus là ! Pendant notre absence elle s'était éteinte. Il faisait très froid dans notre logement, 2 degrés en hiver. Impossible en raison de l'escarpement de la colline de faire amener même une charrette de bois. Monsieur Abel nous a dit « Vous voyez là-bas ce petit bois de jeune chênes, eh bien vous n'avez qu'à aller les abattre ». Alors tout le jour se passait à abattre les petits chênes en prenant garde que ce soit du bon côté de la pente, puis à les scier, les débiter et enfin les faire brûler tous verts dans le poêle Godin de la véranda. Un soir, de nuit pendant le diner est apparu par la fenêtre un homme encore jeune malgré sa chevelure bien coupée aux reflets argentés, aux yeux bleus, vêtu d'une large cape de berger en laine bleu foncé et d'un grand béret basque. Il était évident que Monsieur et Madame Abel l'attendaient et sans autres explications nous l'ont présenté sous le nom de Monsieur Gaboriau, nous apprenant que désormais il habiterait comme nous dans le Chalet annexe, une chambre qui se trouvait à côté de la mienne. Ce monsieur parlait très bien le français avec un accent indéfinissable pour nous. Sa figure était belle, celle d'un intellectuel, son comportement malgré sa cape de berger était celui de la distinction et de la finesse de langage.

Comme René, il ne sortait de la maison que la nuit. Pourquoi ? Et pendant que je passais une grande partie de mon temps à courir la garrigue à la recherche d'un improbable fromage de chèvre, René et lui avaient trouvé le chemin de l'entente et le goût de la conversation spirituelle. René très jeune alors, 22 ans, fut séduit par la culture de ce compagnon, son érudition

sur la philosophie hindoue et ses sages : Sidarta Gautama et la Baghavad Gita. Il disait que lui-même jeûnait souvent et qu'il filait de la laine au rouet chez Madame Reboul. Par la suite il nous confia son origine juive ukrainienne, les péripéties de son parcours d'ingénieur en Allemagne après les pogromes russes et son mariage avec une jeune allemande, leur fuite en France avec leur deux enfants, son internement au camp Duvernet et enfin son arrivée à Dieulefit.

Je disais de lui qu'il était « le juif errant », ce en quoi j'avais bien tort car l'implantation de cette famille à Dieulefit fut si solide qu'elle y demeure encore et plus que jamais aujourd'hui en la personne de son fils Claude, de son épouse Annie et de leurs enfants. Lorsqu'il sortait la nuit, c'était pour aller aux Rouvières retrouver son épouse et ses enfants et c'est ainsi que j'ai identifié cette petite fille avec des nattes et ce petit garçon tous deux très blonds que je voyais parfois marcher les pieds nus dans la rue du Bourg. Malgré la réclusion partielle que sa situation lui imposait il avait de nombreuses connaissances et des amitiés dans le pays. Il nous parlait du Docteur Deransart, de Monsieur Paul Arsens, du Docteur Préault, un jour même est venue le voir une femme engagée Andrée Violis.

C'est pendant ce temps, au mois d'avril que s'est produit à Clé des Monts le très triste événement du décès de Monsieur Abel. On ne le voyait plus que rarement aux repas sans nous douter que sa fin approchait. Un jour, je suis allée pour la première fois le visiter dans sa chambre et il est mort le lendemain. Nous avons beaucoup ressenti la disparition de cet homme de bien, surtout René qui l'avait mieux connu et le respectait.

Arriva alors le 6 juin 1944 avec le débarquement allié sur les plages de Normandie. A Dieulefit ce fut immédiatement l'explosion des esprits et un grand remue-ménage. Les FFI descendirent des maquis, prirent possession de la

mairie avec l'assentiment du maire, le colonel Pisot. Ils firent sauter un gros rocher de part et d'autre de la commune pour l'isoler des localités voisines, placardèrent des affiches blanches sur les murs pour appeler tous les hommes réfractaires à se présenter à la mairie pour se faire incorporer et à lutter à armes ouvertes contre les allemands. D'aucuns ont même dit que Dieulefit était une « république indépendante ». Chez nous se trouvaient François Berthoz, beau-frère de Suzy, lieutenant d'aviation, et René, simple soldat. Ils répondirent aussitôt à l'appel.

Suzy avait quitté l'école de Beauvallon en février 1944 pour rejoindre au Cannet sa mère. François était donc préoccupé de ce que son épouse Hélène et les deux petits étaient plus exposés dans le Bourg à d'éventuelles représailles allemandes.

Une fois de plus, je sollicitais de madame Abel, la possibilité d'un refuge pour eux à Clé des Monts où il y avait encore la pièce de séjour suffisante pour loger une petite famille en l'absence du père.

Malgré le surcroît de fatigue que cela représentait pour elle, madame Abel accepta aussitôt et la maison se remplissait de monde car nous vîmes bientôt arriver deux vieilles dames marseillaises fuyant le bombardement de Marseille et qui ne s'habituèrent pas bien à cet exil salubre.

Les garçons étaient partis dans la nature dans des campements improvisés. Hélène et moi leur préparions des sandwiches et du linge propre car ils n'avaient pas d'uniforme et René par exemple faisait les exercices de tir en chemise blanche.

Pierrot, lui, faisait des kilomètres à bicyclette pour les leur apporter.

Plusieurs fois, ils reçurent des armes et du ravitaillement parachutés par des avions américains dont l'arrivée était signalée par des messages radiodiffusés de la BBC, et pendant ce temps,

presque chaque soir, les forteresses volantes américaines bombardaient la vallée du Rhône.

Nous devions découdre les parachutes qui étaient faits de toile de soie et les cordelettes qui les attachaient.

Nous étions donc tous mobilisés pour cette nouvelle vie lorsque le 15 août 1944 au matin, je fus surprise d'entendre des détonations lointaines et sourdes dont je n'arrivais pas à m'expliquer la provenance, mais plus tard j'ai compris que c'était le tir des canons de la marine qui accompagnait le débarquement allié sur la côte varoise, dont l'onde parvenait jusque dans la Drôme.

A peine deux jours après, je crois, nous avons commencé à voir arriver par les petites routes des camions découverts remplis de soldats allemands prisonniers, vêtus seulement d'une serviette de toilette kaki, qui remontaient vers le nord.

C'est à ce moment-là que notre ami Monsieur Gaboriau nous confia que tel n'était pas son vrai patronyme et qu'il s'appelait Usha Gottesmann. Je dois à la vérité de dire que cette révélation revêtait plus d'importance à ses yeux qu'elle ne le fut aux nôtres.

Dans le bourg, c'était un grand changement. Jusque-là si discrètement fréquenté, il s'animait chaque jour davantage. Pierre Emmanuel était là avec son petit garçon, aussi Emmanuel Mounié, le peintre Eisenchitz, le grand artiste Wols fit une exposition de ses œuvres dans le vestibule de la mairie, les FFI circulaient partout et à ma grande surprise j'ai même rencontré mon ami Claude Alphandery, qui revêtu de l'uniforme de l'armée de la Libération venait prendre possession de la préfecture de la Drôme.

Tous les dieulefitois étaient délivrés aussi d'une angoisse qui les avait étreints pendant plusieurs semaines. La fille du Colonel Pisot, Marine à peine âgée de 20 ans était atteinte du tétanos au début de l'été, si gravement que son état parais-

sait désespéré, et heureusement elle venait d'en guérir.

Sur le marché, on a vu soudainement resurgir en toute liberté des denrées disparues depuis deux ans.

René s'attendait à être mobilisé dans l'armée d'Afrique du Nord au fur et à mesure qu'elle progressait sur le territoire. Il pensait que je ne pourrais le suivre que si nous étions mariés, ce qui eut lieu quelques jours plus tard à la mairie de Dieulefit, très simplement, en l'absence de ma famille et de celle de René.

Contrairement à sa prévision, René fut démobilisé quelques jours après et dès le 26 septembre Madame Abel vint me prévenir qu'un officier français désirait nous voir. Et quelle surprise : c'était mon oncle Paul arrivé d'Algérie en France avec l'armée du débarquement à Sainte Maxime qui venait nous chercher pour nous ramener à Marseille où notre père se trouvait déjà.

Monsieur Abel, Madame Abel, là s'est terminée notre réunion avec vous, dans cette ville de Dieulefit, pour aborder aussitôt d'autres soucis. Vous nous avez sauvé la vie, nous ne le savions pas encore et vous ne saviez pas vous-mêmes ! Mais au cours des mois qui ont suivi, en 1945 lorsqu'ont été connues les impensables horreurs de la Shoah, nous avons mesuré quelle chance inouïe votre accueil nous avait offert.

Même s'il n'en était rien dit, dans ces collines retirées, dans cette petite ville, le souvenir des guerres de religion flottait encore dans la mémoire de ses habitants. Alors, dans leur mentalité ils ont rejeté l'oppression, sans bruit, sans dénonciation, par conviction intime de ce que l'injustice fondait sur la France et de la nécessité d'y résister. Chacun à sa place a pris part à ce rejet.

Vos sentiments, Monsieur et Madame Abel, et bien sûr ceux de vos enfants s'inscrivaient entièrement dans cette attitude, renforcée des préceptes de votre éducation pastorale.

D'emblée et sans état d'âme quant aux risques que vous pourriez courir, vous avez accueilli chez vous ceux dont vous compreniez immédiatement et successivement pour des raisons différentes qu'ils courraient un danger face à la persécution vichyste et nazie.

Aussi auprès de vous avons-nous trouvé une sécurité qui nous libérait de l'angoisse de l'injustice.

Pierrot, en cet instant, à l'invitation de Madame Christine Priotto maire de Dieulefit et de Mesdames et Messieurs les Conseillers Municipaux,

La **Médaille des Justes Parmi les Nations de l'Etat d'Israël** est décernée à titre posthume à Elie et Emmeline Abel par l'**Institut Yad Vashem de Jérusalem**.

Et puisque tu es le seul survivant de leurs enfants, à toi revient le juste honneur de recevoir en leur nom cette médaille et le diplôme, des mains de Monsieur le Consul Général d'Israël à Marseille, Barnéa Hassid et de Monsieur le Président du Comité Français de Yad Vashem, à Marseille, Robert Misrahi.

L'hommage solennellement dédié à la mémoire de tes parents, tu le reçois avec la modestie qu'ils t'ont transmise et une émotion bien naturelle.

Avec toi nous la partageons et nous toutes et tous ici sommes auprès d'eux et de toi.

JOSETTE



Autour de la famille ABEL (Coll. Josette CASSIN)

LECTURES

Revue du Cercle de Généalogie Juive - N°115 Automne 2013



«La généalogie n'a de sens que si l'on peut replacer les différents personnages dans le contexte historique, culturel et social qui a été le leur.» Cette phrase d'Anne-Marie Faraggi Rychner résume bien l'esprit dans lequel sont rédigés la plupart des articles de la revue Généalo-J. C'est la raison pour laquelle leur lecture présente un double intérêt, historique et généalogique.

Recherches sur les Lumbroso de Tunis, par Gilles BOULU

Le parcours des Lumbroso est représentatif de celui de nombreuses familles espagnoles, fuyant l'Inquisition au Portugal pour des lieux plus cléments. A Livourne, Pise ou Venise, ils ont pu retourner à leur religion et librement exercer leurs activités de marchands. Le développement du commerce entre le port franc de Livourne et les états barbaresques amena les négociants et financiers à créer des filiales, initiant ainsi dès le 17^e siècle une grande mobilité des familles juives de part et d'autre de la Méditerranée et, entre autres, leur installation à Tunis. Utilisant les archives de la Chancellerie du consulat de France à Tunis et plu-